SENSITO FILMS & CINÉMA DEFACTO & K-FILMS AMÉRIQUE PRÉSENTENT

« UNE MISE EN SCÈNE GRANDIOSE QUI RENOUE AVEC LA GRANDE TRADITION DU CINÉMA POLITIQUE ITALIEN. »

L'Humanité

APRÈS LA GUERRE

UN FILM DE ANNARITA ZAMBRANO

DOPO LA GUERRA



PRIX SOPADIN DU SCÉNARIO

SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

KFilmsAmerique

GIUSEPPE BATTISTON CHARLOTTE CÉTAIRE BARBORA BOBULOVA

RÉALISÉ PAR ANNARITA ZAMBRANO ÉCRIT PAR ANNARITA ZAMBRANO & DELPHINE AGUT AVEC GIUSEPPE BATTISTON BARBORA BOBULOVA CHARLOTTE CÉTAIRE FABRIZIO FERRACANE ELISABETTA PICCOLOMINI MARILYNE CANTO PRODUIT PAR TOM DERCOURT STÉPHANIE DOUET MARIO MAZZAROTTO COPRODUCTEURS SYLVAIN GOLDBERG SERGE DE POUCQUES DAN WECHSLER JAMAL ZEINAL ZADE GIORGIO D'IMPERIO SOPHIE ERBS EMANUELE NESPECA IMAGE LAURENT BRUNET A.F.C. MONTAGE MURIEL BRETON MUSIQUE GRÉGOIRE HETZEL DÉCORS MARIA TERESA PADULA & PAUL CHAPELLE COSTUMES URSULA PATZAK & SÉVERINE CALES SON JEAN-LUC DUDEY FRÉDÉRIC HEINRICH SÉBASTIEN MARQUILLY SÉBASTIEN ARIAUX EN COPRODUCTION AVEC MOVIMENTO FILM BORD CADRE FILMS NEXUS FACTORY FREESTUDIOS UMEDIA PANAVISION AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE DU MIBACT DE LA RÉGION EMILE-ROMAGNE DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DES LANDES AVEC L'AGENCE RÉGIONALE ECLA DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE DE UFUND DE LA FONDATION GAN POUR LE CINÉMA DE LA RÉGION CENTRE-VAL DE LOIRE ET DE LA PROCIREP ET EN ASSOCIATION AVEC UFUND CINEMAGE 11 ET COFINOVA 13 VENTES INTERNATIONALES PYRAMIDE INTERNATIONAL DISTRIBUTION AU CANADA K-FILMS AMÉRIQUE

© 2017 SENSITO FILMS CINÉMA DEFACTO - MOVIMENTO FILM

Design : Benjamin Seznec / TROÏKA

K-Films Amérique présente

SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

GIUSEPPE BATTISTON CHARLOTTE CÉTAIRE BARBORA BOBULOVA

APRÈS LA GUERRE
DOPO LA GUERRA

UN FILM DE **ANNARITA ZAMBRANO**

Français, Italien avec sous-titres français

AU CINEMA LE 4 MAI

DURÉE 1H32

Affiche, photos et dossier de presse téléchargeables sur www.kfilmsamerique.com

PRESSE

Philippe Belzile
K-Films Amérique
philippe@kfilmsamerique.com

DISTRIBUTION

K-Films Amérique
210 Mozart Ouest
Montréal, Québec H2S IC4
info@kfilmsamerique.com
514-277-2613



SYNOPSIS

Bologne, 2002. Le refus de la loi travail explose dans les universités. L'assassinat d'un juge ouvre des vieilles blessures politiques entre l'Italie et la France. Marco, ex-militant d'extrême gauche, condamné pour meurtre et réfugié en France depuis 20 ans grâce à la Doctrine Mitterrand, est soupçonné d'avoir commandité l'attentat. Le gouvernement italien demande son extradition. Obligé de prendre la fuite avec Viola, sa fille de 16 ans, sa vie bascule à tout jamais, ainsi que celle de sa famille en Italie qui se retrouve à payer pour ses fautes passées.

ENTRETIEN AVEC ANNARITA ZAMBRANO, RÉALISATRICE

Qu'est-ce qui vous a amenée au cinéma ?

La possibilité de vivre d'autres vies que la mienne. Dans ma famille, on devient enseignant, juge ou avocat, on ne fait sûrement pas de cinéma. La pression familiale était très forte, j'ai donc fait des études de lettres classiques, des études universitaires de latin et de grec puis un Doctorat en linguistique pour contenter tout le monde. A 35 ans, après avoir décidé de quitter l'Italie pour la France, j'ai eu la force de venir au cinéma. C'était mon rêve de gamine et ma nécessité d'adulte. Mon parcours peut paraître insolite mais aujourd'hui je sais qu'il était fondamental, la tragédie grecque est la source d'inspiration principale de tout mon travail de création.

Quel est le point de départ de *Après la guerre* ?

Je voulais peindre la fresque d'une famille déchirée entre l'Italie et la France, explorer la complexité morale d'une histoire privée ancrée dans une histoire publique et politique. Entre 1969 et 1988, le terrorisme rouge et noir a été responsable de plus de 400 morts et 15 000 attentats en Italie. Mon enfance et celles de mes camarades a été marquée par la quotidienneté et la banalisation de cette violence. Les attentats faisaient partie de notre vie, même si nous n'étions pas vraiment en âge de comprendre. L'écho de cette période s'est fait ressentir jusqu'en 1990 voire plus tard.
À 18 ou 20 ans, quand nous avons finalement eu l'âge de participer au débat politique, tout était fini, tout avait déjà été décidé sans nous. Les idéaux, même les plus justes, s'étaient consumés dans les cendres des attentats terroristes. Berlusconi se présentait aux élections, portant avec lui un refus complet de l'engagement politique, le triomphe de l'hédonisme et de la corruption dédouanée.
Il fallait que mon premier film m'aide à régler mes comptes avec l'Italie et interroge aussi le thème de la justice, à travers une histoire qui participe d'une interrogation sur la culpabilité : comment passe-t-elle d'un pays à un autre, d'une génération à une autre, d'un père à ses enfants ? Aujourd'hui que le film est fini et que je le redécouvre avec un nouveau regard, j'ai compris que j'ai voulu faire un film sur l'impossibilité de comprendre la justice, sur les erreurs que les hommes commettent quand ils sont aveuglés par ce qui est juste ou injuste.



Votre film se situe en 2002, quelques années après la fin des « années de plomb », vous êtes-vous inspirée de situations et de personnages réels ?

Chacun de mes personnages est le fruit de mon imagination mais les évènements politiques sont bien réels. Ce récit part d'une blessure restée béante entre la France et l'Italie : en 1985, François Mitterrand promet de ne pas extrader – même s'ils avaient déjà été condamnés par un tribunal transalpin – les anciens terroristes italiens refugiés en France, à condition qu'ils changent de vie et abandonnent la lutte armée. L'Italie voit cette prise de position politique qu'on appelle « Doctrine Mitterrand » comme une trahison et la France comme un vivier d'ex-terroristes. La France protègera officiellement plusieurs centaines de personnes poursuivies jusqu'en 2002.
À cette époque une recrudescence inattendue d'attentats perpétrés en Italie par le BR-PCC (Parti Communiste Combattant), un groupe qui revendiquait une continuité avec les Brigades Rouges, rouvre la polémique. Le Gouvernement italien saute sur l'occasion pour réclamer les terroristes en exil et la chasse commence. Il Corriere della Sera, l'un de plus grands quotidiens d'Italie, publie en première page la liste et les photos de tous les ex-militants en clandestinité. Un ancien militant de gauche, condamné en Italie et devenu entre-temps professeur de Sciences Politiques à Paris VIII, est extradé vers l'Italie à l'été 2002.

Quel est votre point de vue sur la « Doctrine Mitterrand » ?

J'essaie d'avoir un point de vue pragmatique plutôt qu'émotif sur le sujet. François Mitterrand avait mis en place une stratégie d'asile adressée aux protagonistes des différents conflits révolutionnaires qui traversaient l'Europe, italiens, mais aussi basques et irlandais. Louis Joinet, conseiller juridique du Président et véritable architecte de la « Doctrine Mitterrand », explique que si d'un côté il y avait l'idée de faciliter le chemin de ceux qui tentaient de sortir de la lutte armée, de l'autre il fallait vite trouver une solution à un problème d'ordre public qui s'installait sur le territoire français : il était nécessaire de faire émerger et « normaliser » un groupe clandestin potentiellement subversif composé de milliers de militants italiens qui avaient trouvé refuge grâce à la solidarité d'une certaine classe sociale française. Le danger pour Mitterrand était de voir ces Italiens revenir à la clandestinité, avec le risque de nourrir une dérive terroriste sur le sol français. Mitterrand avait-il raison ? Je crois qu'il a fait le juste choix pour son pays. En tant qu'Italienne, j'ai du mal à partager sa décision. Je suis la fille d'un juge et si mon père avait été tué à l'époque, je suppose que je n'aurais pas été heureuse de voir son assassin enseigner la science politique dans une université parisienne.



Comment le scénario a-t-il évolué ?

Mon idée était de faire un film où la petite histoire d'une famille buterait sur la grande Histoire, la tragédie d'une douleur privée qui deviendrait une douleur publique.
Au début, le film ne se passait qu'en France. Mais, à un moment, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas ne pas traiter l'Italie. Ce choix est né d'une réflexion sur le personnage de Marco. Puisqu'il ne se sent pas coupable, il fallait que quelque chose de sa culpabilité non assumée prenne le relais : la chute de sa famille.
Le non-dit était une base du scénario qui s'est transformé naturellement en mise en scène. Une chose qui n'est pas dite cache toujours une douleur, un mensonge. Je connais très bien le sujet : en Italie, dans le cercle familial comme au Parlement, on est les champions de l'omission, on dit tout sauf le plus important. Marco parle sans cesse de sa guerre mais il finit par tourner en rond et ne plus rien dire, son discours se vide petit à petit de sa substance… Il aborde tout sauf le vrai sujet : sa culpabilité vis à vis de sa fille qu'il entraine dans une vie qu'elle n'a pas choisie, dans une guerre qui ne lui appartient pas.

Comment avez-vous travaillé l'écriture avec votre coscénariste, qui vous suit déjà depuis vos courts-métrages ?

Delphine Agut est mon contrepoids. Je suis agitée par toute une série de passions parfois contre-productives, et Delphine m'aide à en faire la synthèse. *Après la guerre* mêle beaucoup de sujets : la justice, le sentiment de culpabilité, la tradition tragique italienne, mon histoire personnelle, l'histoire politique… Je suis d'abord attachée au sentiment subjectif, puis, au fil de l'écriture, je cherche, comme tout réalisateur, à toucher l'universel. Les auteurs que j'aime le plus dans le cinéma italien et qui représentent pour moi une éternelle source d'inspiration sont Elio Petri, Marco Ferreri, Michelangelo Antonioni, Luchino Visconti…c'est grâce à eux que j'ai trouvé la force de me rebeller contre mon destin d'enseignante de latin-grec et que je fais du cinéma aujourd'hui.

Comment avez-vous imaginé cette famille italienne ?

L'enfermement de Marco et Viola cachés dans une immense forêt est surtout intérieur et il concerne leur rapport au présent. Les personnages italiens, en contrepoint, alors qu'ils pourraient être libres, font le choix de s'enfermer dans des lieux confinés. Ils sont esclaves d'eux-mêmes, de leur passé refoulé et d'un ordre bourgeois qui impose le mensonge. Je peux les décrire car je les connais bien. Ils représentent une Italie qui a voulu oublier mais n'y arrive pas. L'existence d'Anna, la sœur, est remplie par l'absence criminelle de ce frère coupable. Elle a tout fait pour se racheter : elle a épousé un juge, elle s'occupe de sa mère, elle enseigne la littérature italienne en essayant d'opposer la culture à la violence. Mais tout ça ne suffit pas. L'Enfer de Dante l'accompagne et lui rappelle constamment les fautes de sa famille. Comme son mari, elle n'a aucune intention de raconter l'histoire de Marco à sa fille, et si à la fin elle le fait, c'est parce que les évènements l'y obligent. C'est un choix imposé, pas une nécessité morale.

Dans l'une des scènes-clé du film, l'interview avec la journaliste française, Marco ne manifeste ni regret pour les crimes passés, ni indignation pour l'attentat qui vient d'avoir lieu…

S'il avait un peu de remords ou de compassion, cela changerait peut-être le destin de sa famille. Mais il ne peut pas regretter : cela voudrait dire renier toute sa vie. Quand tu as détruit ta propre vie, tué des gens et échoué dans ton combat, qu'est-ce qu'il te reste pour vivre ? Il pourrait se taire. Mais il ne résiste pas à la tentation de s'exprimer. C'était un leader, alors il continue, même s'il n'a plus personne pour l'écouter.

Comment avez-vous travaillé avec votre chef opérateur ?

Avec mon chef-opérateur, Laurent Brunet, on a décidé de presque tout tourner en lumière naturelle. La tragédie devait émaner de ce souci de réalisme et du format Scope que j'avais

choisi et qui crée paradoxalement une sensation d'étouffement dans les lieux fermés et dans les intérieurs italiens.
J'utilise très peu de travellings. Un cadre fixe peut parfois en dire plus qu'un mouvement de caméra. La mise en scène devait servir l'histoire et les émotions. Il s'agissait d'épurer.

Comment avez-vous choisi Giuseppe Battiston qui joue Marco ?

Je voulais éviter le cliché du beau ténébreux, sexuellement attirant, du type Che Guevara ou Carlos. Giuseppe a un physique qui m'intéressait. Son personnage prend toute la place, physiquement et moralement, son corps massif et débordant porte en lui les stigmates de toute la rage et de la douleur qu'il a accumulées pendant vingt ans. Pour Viola, ce n'est pas facile vivre avec un père aussi imposant. L'Italie reste un pays profondément machiste et patriarcal, la figure symbolique du père et de son pouvoir est horriblement écrasante, qu'elle prenne la forme du Géniteur, de l'Etat, de Dieu ou du Pape.

Et les autres actrices et acteurs ?

Charlotte Cétaire, qui joue Viola, a été une évidence : elle vient d'avoir 18 ans et fait de la danse contemporaine. Elle n'est pas obsédée par l'idée de devenir actrice. Elle a beaucoup de points communs avec son personnage : elle est forte, intelligente et très mûre. Elle « ose » devenir celle qu'elle veut sans se soucier du jugement des autres. Ce que j'aime le plus en elle, c'est son intensité dans les silences.
Barbora Bobulova qui joue la sœur, est une comédienne exceptionnelle, très humaine, avec le potentiel tragique que j'espérais. Même si elle a principalement travaillé en Italie, Barbora est d'origine slovaque, et j'étais sûre que quelqu'un qui n'avait pas été affecté par l'histoire de l'Italie pourrait donner à son personnage des nuances intéressantes. Fabrizio Ferracane, le juge, je l'ai découvert dans *Les âmes noires* de Francesco Munzi et je l'avais adoré. Elisabetta Piccolomini, la mère, est une grande actrice de répertoire. Je suis aussi très contente de la participation de Marilyne Canto qui joue la journaliste. Elle a été la « marraine » de la Fondation Gan quand le scénario y a été primé. C'était bien qu'elle fasse aussi partie de l'aventure.

Comment comprendre le dénouement du film ?

J'ai voulu construire *Après la guerre* comme une tragédie grecque. Au nom de ce principe Marco est seul responsable de ce qui lui arrive : après le meurtre du professeur et la publication de sa photo sur le Corriere della Sera, il pourrait disparaître et faire profil bas. Il décide au contraire, de se défendre publiquement et s'enfonce tout seul.
À partir de ce moment, tous autour de lui agissent en réaction à sa guerre. Viola la première. Elle vit avec une épée de Damoclès sur la tête et n'a pas droit à l'erreur. Elle trouve le courage de se rebeller, et d'une certaine façon c'est son propre père qui le lui donne. Marco ne peut pas éduquer Viola à être plus forte, plus intelligente et plus rapide que les autres et l'obliger en même temps à se soumettre à lui. La tragédie contient aussi en elle la nécessité – à la fois intime et politique – de se libérer du père. Viola est la seule juge de Marco, c'est la seule à qui il a confié les clés de sa vie et de sa mort. L'idée qu'elle puisse avoir accompli un parricide habillé en acte manqué est atroce, mais c'est le cas. Elle renonce à la personne qu'elle aime le plus au monde et devra porter le poids de sa propre culpabilité, mais c'est grâce à ça qu'elle se donne la chance d'une nouvelle vie. Tuer le père et gagner sa liberté, c'est une nécessité pour Viola et c'était une nécessité pour moi : se libérer d'un passé et d'une histoire que nous n'avons pas choisis pour pouvoir construire librement notre identité et notre avenir.

Pouvez-vous nous parler de la musique ?

La musique arrive à la 42ème minute, donc, quand elle arrive, il faut l'entendre. Avec Grégoire Hetzel, on a travaillé à bras le corps, à partir de chaque sentiment, chaque mouvement des personnages. Je lui donnais des mots, des adjectifs. Je savais aussi que je voulais des instruments à cordes, des sons qui puissent s'étirer le plus possible, pour ce voyage qui, précisément, ne finit jamais. Le récit se déroule dans deux pays, dans deux langues différentes ; la musique est le seul lien entre l'Italie et la France, le seul point d'union entre ces histoires qui sont liées mais ne se rencontrent jamais.

Le film sortira en France et en Italie. Comment pensez-vous qu'il sera reçu de part et d'autre des Alpes ?

Les enjeux sont très différents dans les deux pays : les Italiens connaissent parfaitement les évènements liés au terrorisme de cette époque, les Français beaucoup moins. En Italie, il y a encore beaucoup de rage et de souffrance autour de cette histoire. Ce qui me surprend lors des avant-premières, c'est que beaucoup de gens aimeraient que le film « explique » le terrorisme italien. Mais moi je ne peux pas expliquer le terrorisme, ce sont les personnes qui l'ont fait et celles qui l'ont généré avec leurs décisions politiques qui doivent me l'expliquer… Quelqu'un s'est-il jamais demandé ce que toute cette violence a provoqué en nous ? Quelle idée de la justice pouvons-nous avoir aujourd'hui ? Ce film est né pour générer une réflexion, il n'a pas la prétention de donner des réponses, mais il porte la nécessité de poser des questions et de réfléchir à toute la douleur qui est restée après tout ça. Je crois qu'en parler, pour commencer, est essentiel.



ANNARITA ZAMBRANO

Annarita Zambrano est née à Rome et vit actuellement à Paris. Elle a réalisé plusieurs courts-métrages sélectionnés dans les plus grands festivals internationaux : *Ophélia*, en Compétition officielle au Festival de Cannes en 2013 ; *Tre Ore*, à la Quinzaine des réalisateurs en 2010 ; *À la lune montante* à la Mostra de Venise en 2009 et *Andante Mezzo Forte* à la Berlinale en 2008. En 2013, elle a dirigé pour Rai et Ciné+ L*'Âme noire du Guépard*, documentaire qui analyse avec une dimension politique le chef d'œuvre de Luchino Visconti. *Après la guerre* est son premier long-métrage. Il a reçu le soutien de la Fondation Gan pour le cinéma en 2015 et a été présenté aux festivals de Cannes, Angers, Les Arcs ...



LISTE ARTISTIQUE

Giuseppe Battiston	Marco
Charlotte Cétaire	Viola
Barbora Bobulova	Anna
Fabrizio Ferracane	Riccardo
Elisabetta Piccolomini	Teresa
Marilyne Canto	Marianne
Jean-Marc Barr	Jérôme

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Annarita Zambrano
Scénario	Annarita Zambrano & Delphine Agut
Image	Laurent Brunet
Décors	Paul Chapelle (France) & Maria Teresa Padula (Italie)
Costumes	Séverine Cales (France) & Ursula Patzak (Italie)
Montage image	Muriel Breton
Musique originale	Grégoire Hetzel
1ER assistant réalisateur	Lucas Loubaresse
Scripte	Louis Sebastien
Son	Ivan Dumas & Frédéric Heinrich
Montage son et mixage	Sébastien Ariaux & Sébastien Marquilly
Etalonnage	Alexandra Pocquet & Boris Rabusseau
Producteurs exécutifs	Thomas Jaubert & Simone Bachini
Production déléguée	Sensito Films & Cinéma Defacto Tom Dercourt & Stéphanie Douet (France) Movimento Film, Mario Mazzarotto (Italie)
Co-production	Nexus Factory, Sylvain Goldberg & Serge de Poucques (Belgique)
Producteurs associés	Bord Cadre & Freestudios Jamal Zeinal Zade, Dan Wechsler, Giorgio D'Imperio (Suisse)
Avec le soutien de	CNC - avance sur recettes, Région Nouvelle Aquitaine, Conseil départemental des Landes, Fondation Gan pour le cinéma, Cinemage 11, Cofinova 13, Procirep, Ministry of Culture and Tourism MIBACT, Région Emilie-Romagne, Regione Lazio, Unipol Banca, uFund, Tax Shelter Belge
Le scénario a été développé avec le soutien de	CNC/Mibact, Ciclic - Région Centre - Val de Loire, Prix du Jury du Prix Sopadin du Scénario, Emergence
Distribution Canada	K-Films Amérique
Ventes internationales	Pyramide International

2017 | ITALIE - FRANCE | 1H32 | 5.1 | SCOPE


Kfilms
Amérique
LES CINÉMAS NATIONAUX DE QUALITÉ